Entrer dans une métaphysique singulière

Ce qui est abstrait devient concret,
Et inversement.

- Abstraction ontologique de la forme
- Habiter le mouvant

Abstraction ontologique de la forme

Ce que je retiens de cet étrange et nécessaire poème est cette inspiration à admettre
Que ce qui est perçu par ma pensée n’est qu’une interface,
Une interprétation de conflits de champs parmi d'autres champs ignorés.
Ma pensée est l'interface de mon humanité structurée d'objets, dans un monde que le mouvement seul a façonné.
Ce que nous voyons n'est qu'une somme d’ondes lumineuses, ce que nous touchons n’est que la force impénétrable de mouvements invisibles, et ce que nous entendons n’est que le mouvement, les déplacements de corps vibrants.
Le monde que nous traversons n’est que le masque d’un cosmos invisible beaucoup plus dense qu'une simple apparence, un monde fait d'infinis, de boucles, et de dimensions, organisés par une cohérence qui nous est absurde.

Au-delà des sens concrets qui me sont offerts et dont mon esprit aime se faire des représentations, il existe une réalité beaucoup plus dense, plus riche, plus lumineuse et plus vibrante encore. C'est une réalité qui s'approche du réel quand mon corps méditant vit plus qu'il ne pense.
Mon corps organique a été façonné pour habiter la Terre. Indirectement, il a été façonné pour habiter l’univers et le cosmos. Il est fait des mêmes substances et des mêmes matériaux que celui-ci. Le cosmos et mon corps ont été façonnés par un mouvement originel et commun.

Ne pas m'ouvrir à l’intuition est une erreur ontologique, provoquant des abstractions trop fortes, et dévastatrices.
Toute l’humanité contemporaine s’est construite sur la pensée conflictuelle que lui a offerte l’outil, auquel elle s'est maladivement identifiée.
Thèbes est sortie du cadavre d'un dragon, tué de pierres et de lances, par la main de Cadmos.
L'outil était d'abord un accessoire pour survivre plus aisément. L'outil comme prolongement du corps était devenu cette extériorité apprivoisée, un morceau inerte hors de nous sans quoi nous finissions par être quelque chose de moins. C'est de l'outil qu'est née la technique, et d'où est née l'idée que l'humanité était destinée à vivre en dehors d'elle-même. La puissance froide que permettait l'outil est devenue une dissociation nécessaire pour la gloire et la domination d'une humanité, d'une société, d'une culture.
Je me suis objectivé moi-même.
Probablement par complexe de ne pas pouvoir être mon propre contexte, mon humanité s'est créé une réalité, un monde où l'individu était l'unité étalon. L'être de mon humanité s'est affublé d'une tâche, d'un métier, d'un statut, d'un accessoire qui lui permettait de troubler l'ordre sauvage pour pouvoir être un rouage d'une grande machine anthropocentrée, anthropomorphique.
Je suis l'outil de mon humanité.

L'image est cet outil qui incarne l’extériorité comme lieu commun. L'image, en tant que représentation, est l'outil d'une culture.
L'image est à ce point devenue l'outil nécessaire au ciment de mon humanité qu'elle y a façonné les identités, les égos, jusqu'à se suffire à ces images pour apprécier un monde démuni de ses incarnations.
Être une idée, être une image, cela est devenu une obsession dissociative de masse.
Lorsqu'un individu devient une image, plus rien n'a de sens commun.
Je ne suis plus que dans le regard des autres, une extériorité. Je suis une extériorité fatale à ma subjectivité.
L'image
Est une représentation.
L'humanité n'est que la représentation d'elle-même, elle a perdu pied,
Thèbes a des ailes de cire.
Nous volons tous, unis et aveugles, vers le Soleil, portés par notre humanité objective,
Prenant nos outils pour des ailes, vers les fournaises et loin des humus.

L'image est une forme suscitant l'imaginaire ou un souvenir qu'elle n'est pas réellement. L'image est l'outil de ma pensée qu'elle n'est pas.
Le mot est une image.
Le mot est un masque, figé, une direction à deux sens, convexe et concave. Essentiellement faite de mots, l'idée ne sera jamais qu'une interface entre ma pensée et mon inspiration, entre mon humanité et son origine animale, vivante,
Entre ma part sociale et ma part intime.

Le marteau n'est pas le clou. L'image ne peut se suffire à être une image. Sa valeur est dans sa fonction utopique. Sans clou une planche ne peut être clouée et la construction est impossible.
Le marteau n'est pas un but en soi, ni le clou d'ailleurs, ni la planche.
L'abri et le sommeil apaisé sont l'utopie du marteau.

Les choses formelles sont utiles à mon humanité. Elles me préservent en tant qu'individu, dans le contexte de ma société. Mais les choses essentielles maintenant m'échappent. Elles m'échappent parce qu’elles n’ont pas de formes saisissables à ma pensée, pas d’utilité pour ma société. J'ai fait de la forme et de l'utile mon pouvoir, qui m'organise dans le monde anthropocentré du vivant.
La forme s'est placée en ciment de ma philosophie occidentale.
Alors que ce qui m'est essentiel est tout ce qui me dépasse, et l'essence de mon être est tout ce que je suis incapable de penser.
Voici dans quelle tragédie je me suis engouffré : Puisque je ne peux pas penser certaines choses, alors je ne peux pas les résoudre. Afin de dénier cette réalité, j'ai mis en scène l’anthropocentrisme et l’anthropomorphisme à tue-tête. Désespéré, j'ai donné au monde mes caractéristiques utiles, mes caractéristiques d'outil, j'ai donné au monde mon utilité pour l’homo faber. Mon humanité aujourd'hui est désaffectée de sa nature.
Si une chose n’a pas de forme utile, si une pensée n’est pas pragmatique, si une chose n’a pas de cohérence mécanique, alors elle devient méprisable, probablement aussi dangereuse qu'un dragon insolent, aussi insignifiante qu'un brin d'herbe, aussi dérangeant qu'une blatte.
Je suis culturellement ainsi, c'est là mon humanité.

Je peux le dire parce que je suis un être responsable. Admettre mes failles anthropologiques est ma responsabilité nécessaire quand je ne suis plus rien qu'un rouage d'une humanité ancrée dans la brûlure du Soleil.

Mon utopie
C'est rendre au temps la beauté des présences, c'est rendre à l'espace sa nature fluctuante, son élasticité, c'est permettre de rendre à l'être sa qualité d'être changeant, mouvant, seulement capable, dans l'effet, à acter ses interactions avec la justesse absurde d'une riche interaction, c'est rendre à l'être vivant sa nature cosmique, c'est l'inviter à se dépasser en mettant l'intuition au-delà de tout savoir, c'est mettre le savoir et l'intuition dans le juste solénoïde du vivant, c'est rendre à la connaissance ses sensations ineffables, c'est inviter son esprit à la vigilance des invisibles, c'est confier à son corps les responsabilités matures de son propre mouvement, c'est rendre à l'intimité son statut identitaire, c'est rendre à l'humanité le nid humide de la Terre.
Et cela
Pour être dans la juste résonance avec le théâtre du cosmos, seule universalité possible.

Voici l'enjeu d'une abstraction de la forme : Être plus dans la justesse du monde, ses intervalles,
Que dans l'idée objectivement tronquée qu'on pourrait s'en faire.

Lorsque, au théâtre, le démiurge crée la situation et dirige la parole, il ne reste à l'acteur que la responsabilité des mouvements invisibles qui caractérisent le vivant. C'est cette propriété de l'acteur qui donne vie à la représentation.
Sans la capacité de l'acteur à être dans la seule et juste intention d'acter sa présence dans le mouvement de son vivant,
La représentation théâtrale perd toute sa substance, sa magie, sa beauté, sa direction.
Une représentation n'est pas donnée, elle est trouvée dans la justesse du vivant.
La représentation est validée par l'incroyable pertinence que l'acteur vivant saura déployer, non par talent, mais par la nature qui s'est échappée de lui,
Depuis les profondeurs invisibles d'un corps qui trouve son autorité dans son corps, trace de l'histoire du vivant.

Quelle autre fonction pour nous, êtres vivants, que d'être vivants ? Ce n'est pas la bonne question. Être vivant n'est pas un objectif. L'objectif est volontaire. L'être vivant est vivant et vivre est pour lui une joie. Ce n'est pas une idée, c'est un mouvement persistant. C'est une joie.
Vivre n'est pas une fonction mathématique, c'est une dense absurdité seulement, dans la joie de danser un monde qui cherche une justesse inatteignable,
Et donc inarrêtable, infinie et absurde.

Quelle autre fonction que de s'émouvoir dans la lutte des existences, passant outre l'objet d'une vie ? Le but, l'objectif d'une vie n'est qu'une illusion d'une dimension nourrie de fictions. Ce qui est présent ne peut être autre chose qu'un mouvement habité par l'incommencé et l'imprévu.
Être est ce mouvement qui, sans cesse, fait des autres les organes mouvants de sa pensée, à l'image de l'intrication au monde qui les lie.
Habiter un mouvement dans la seule régie des interactions rendues précieuses, c'est tout ce que l'art du XXIe siècle devrait se suffire à être, plus qu'à vouloir représenter sans l'inspiration d'une intuition.

C'est ce que je dois m'appliquer à faire avec acharnement, au nom de mon humanité confondue à ma Terre.

Vivre, c’est là ce qu’il faut définir avec application, en explosant le corps de ses peaux utiles.

Représenter le vivant,
C’est faire abstraction de ses objectifs,
Et être vivant, être vivant seulement,
Dans le mouvement généreux de cette étrangeté.

Je ne peux être acteur si je ne trouve pas cela en moi, parce que c'est cela qui doit être acté. Je ne peux être vivant si
Je ne rends pas la pensée mouvante et fluctuante, si
Je ne rends pas la vérité changeante et si
Je ne rends pas à l'erreur tout le mouvement précieux qu'elle initie, si
Je n'écoute pas ce corps au point de m'y confondre, une fois immergé dans les présences symphoniques.

Il faut essayer de trouver ce que peut être le vivant lorsqu’il n’est qu’un mouvement, un mouvement radical, essentiel, libre, commun et universel à tous les êtres vivants.
Si ce mouvement est rendu concret par le vecteur d’un corps, alors il doit être le fruit d’un processus organique, d’une nature essentielle accessible aux poètes scrupuleux et aux comédiens consciencieux.

Après avoir longtemps observé
Les vers
Gesticuler dans
Mes laboratoires douteux,
Je me suis longuement attardé à définir ce processus,
Et à l'enseigner aux comédiens
Avec succès.

Habiter le mouvant

Intriqués
Jusqu’à ce que
Tout est là maintenant.

Il est des concepts devenus si familiers qu'il m'est difficile de les appréhender avec lucidité.

Le théâtre, c'est simple et pas facile.
Incommencé et infini, comme chaque chose sur cette terre,
Le théâtre est simple
Et pas facile.

Pour connaître un sujet il me faut l'éprouver par l'expérience, directe ou indirecte, mais surtout il faut que je le défriche de toutes ses propriétés amenées par le contexte culturel qui a cherché à le rendre utile et pratique.

Je dois dépouiller le vivant de son anthropocentrisme, et dépouiller le théâtre
De son privilège bourgeois.

Le temps est de ces notions qui varient suivant l'espace d'où on les regarde. La durée est la forme utile qui permet d'expliquer les causes et les conséquences dans ce que le temps structure dans le mouvement. Dans ce que le temps organise par le geste.
Le temps est de ce type de notion qui se cherche une définition dans une mauvaise dimension.
Je peux m'obstiner à chercher le temps dans des appareils de mesure, dans ses variations propres ou dans d'autres manifestations isolées, il est peu probable que je trouve quelque chose de sensiblement convainquant pour mon expérience du vivant.
Mon corps me crie qu'il s'agit d'autre chose.

Je peux noircir un mur de réveils déréglés,
Mon corps me dit qu'il s'agit d'autre chose.

Certaines choses me sont perceptibles depuis une autre dimension. Elles sont le reflet seul qui m'est accessible aux sens et à l'intellect. Peut-il y avoir des abstractions constructives, comme le passé révolu et l'avenir incommencé ? L'absurdité est-elle une piste, comme le passé incommencé et le futur révolu ? Le temps peut-il être une manifestation de l'espace intelligible seulement ?
Par ce type d'interrogation je me confonds dans un reflet qui est l'image déformée d'une autre image. Il me faut plutôt dériver le temps, et l'épurer pour l'entendre.

Je dois faire abstraction de ma parole et vivre d’expériences lucides.
Ce que je cherche ne peut pas être un objet.
Ce que je cherche ne peut pas avoir de définition.
Ce ne peut être qu'un mouvement, insaisissable,

Un intervalle dans l'étreinte d'un infini et un incommencé.
Mon corps trouve et me crie
Le présent mouvant.

Une chose juste est souvent une chose simple. Pour toucher cela, il faut ne pas parler cette chose, jusqu'à la rendre à l'évidence. Une chose évidente est une chose concise, dense au point de nager dans l'ineffable. Penser l'ineffable, ce ne peut être que dans cette suggestion organique, qui appelle l'universel. L'universel n'est pas une trouvaille facile, mais évidente.
L'universel est un mouvement. Si je lui trouve une forme, elle sera aussi fugace qu'une idée.

Je perçois la lumière. Je partage avec elle une dimension commune. Mais la façon dont elle traverse mon espace et mon temps est sans entendement. Sa vitesse est inaltérable.

Un rayon de lumière avance à côté de moi. Je décide de le suivre. Je suis incapable de le rattraper. Sa vitesse est indépendante de la mienne. Elle me donne l'impression de suivre mon accélération. Quelqu'un me regarde, par dessus ses moustaches, à travers une immense lunette, marcher paisiblement dans le cosmos, courir derrière mon rayon. Pour lui le rayon n'a pas accéléré.
La lumière avance à la même vitesse, et pour tous les référentiels, dans une dimension où tous les référentiels sont intriqués. Incapable d'admettre la faiblesse anthropocentrique de ce résultat tout à fait magique, il me faudra admettre que sa vitesse est d'une singularité qui participe à définir la physique du vivant. Ainsi la lumière devient un référentiel spectral, insaisissable, inintelligible et universel.
La lumière est inintelligible quand elle n'est qu'un mot, et que ce que ce mot représente est beaucoup trop complexe pour être confiné dans un concept humain.
La lumière peut être visible, invisible, elle peut être une fréquence ou une boucle intriquée à elle-même, elle peut être une couleur ou un faisceau, elle peut être un champ et tout cela à la fois. Elle partage une dimension, en plus ou en moins de la nôtre, qui nous est invisible, et dont notre lumière n'est qu'un reflet. Elle pourrait aussi être la dimension des perturbations mêmes.
Voici ce qui pourrait convenir, dans une métaphysique du mouvant qui veut admettre que le corps crée des interprétations plus lucides que l'exercice de la pensée :
La lumière est un champ qui révèle les présences.
Quand les présences interagissent, les lumières tissent.

Mon corps connaît deux sources de lumière : Le Soleil
Et ma phantasia.

De la même manière, le temps est d'une autre dimension. Peut-être même dans plus de dimensions encore. Le temps c'est la forme abstraite d'une perturbation d'un champ qui tend sa résonance vers celle d'un autre champ.
Comment savoir.
Il est le temps de nos montres, le temps des lumières, le temps des époques, le temps des mémoires et des traces. Il est potentiellement une infinité de temps dans une infinité de référentiels et
Résoudre le temps en lui cherchant une définition est une ambition tragique.

Mon esprit cherche à savoir
Ce que mon corps connaît déjà.

La vérité est mouvante.
Toute parole n'est qu'un commentaire porté à mon humanité.

Je suis un corps humain, un organe spécialisé à la vie sur terre.
Je dois rester humble,
Je dois rester entier.
Le temps est une épreuve qu'il me faut dissoudre et je dois le vivre et l'admettre dans ma propre dimension.

Si je veux comprendre,
Je dois admettre que mon corps m'enseigne et
Je dois vivre puis
Admettre
Dans le souci de justesse,
Par l'évidence, et
Dans une lucidité qui éveille les mystiques.
L'absurde est une chose concrète qui échappe au chaos.

À quoi bon croire s'il m'est impossible
D'avoir foi en mon corps ?

L'acteur qui cherche à acter sa présence doit se positionner dans le bon référentiel du jeu, dans une saine relation au temps.
Tout cela n'est pas sans lien.

Voici un de mes exercices favoris :
Deux chaises, une cuillère et un acteur sont sur une scène de théâtre.
On pose la cuillère sur une chaise et on demande à l'acteur de mettre la cuillère sur l'autre chaise, éloignée de deux mètres environ, Puis on regarde l'acteur et on cherche à vivre le moment.

Premier passage : L'acteur, dans une dextérité artistique certaine et un sérieux très appliqué, change la cuillère de place. Mais tout son mouvement était habité par la consigne et il n'a pu vivre autre chose que cette consigne. Son esprit moteur a dissocié son corps dans une idée passée et obsolète, faisant décrocher l'acteur de son présent mouvant, seul mouvement acceptable.
Il n'y a pas de manifestation du vivant dans le respect d'une consigne, il n'y a pas de jeu efficace dans la récitation seule pour le respect du texte. Cet acteur abordera un texte de cette même façon et il abordera son plaisir également ainsi. Il était l'acteur qui devait respecter la consigne, il est l'acteur qui a respecté la consigne. À aucun moment il n'aura été l'acteur qui a déplacé la cuillère, c'était hors de son mouvement.

Deuxième passage avec un autre acteur, cette fois averti : L'acteur, dans une dextérité artistique et un sérieux appliqué change la cuillère de place. On le sent plus investi, plus traversé que le premier et, de prime abord, l'exercice semble réussi. Une fois le mouvement terminé, la peur et l'angoisse s'installent sur le visage de l'acteur. Il attend le verdict du regard posé sur lui. Il a plongé

son corps dans l'utopie de la réussite et c'était là ce qui le traversait. Il n'a pas été en mesure d'être traversé par son simple mouvement, alors fruit d'une validation amenée dans l'avenir abstrait d'une réussite par la manière. Mais cette manière était le calcul d'une finalité, du problème à résoudre. Il n'a pas été en mesure d'acter son geste dans sa présence. Il était dans l'intervalle d'un moment, mais ce moment était d'un ailleurs, d'un moment à venir. Son esprit moteur a dissocié son corps dans une idée future et incertaine faisant décrocher l'acteur du présent mouvant. Il était l'acteur qui avait peur de rater, il est maintenant l'acteur qui est incapable de dire s'il a raté. Il n'a probablement mis en jeu que son image. Il n'y a pas de jeu possible pour l'acteur qui angoisse à être jugé.

Troisième passage avec un acteur encore plus averti : L'acteur s'abstrait lui-même. Il ne peut plus être son projet, ni sa réussite. Le mouvement est fluide et d'une esthétique propre, qui frôle la perfection. Cela paraît être un jeu d'acteur dans sa forme technique la plus aboutie. Mais aucune joie, aucune danse, aucune absurdité, aucune perturbation de l'être, il n'y a là aucune intériorité dans le geste, aucune subjectivité. L'acteur est devenu plus que le mouvement de la cuillère, il est devenu la cuillère, il a transposé la responsabilité de son jeu à la cuillère. Il a fait de la cuillère la vedette de son spectacle. Il a été la cuillère, hors de lui, de bout en bout, ce qui le rendit incapable d'être lui-même. C'est un acteur irresponsable. La cuillère est ici pas un masque, et un accessoire. Il n'était pas dans la dimension de l'acteur. En se confondant avec l'objet, il est devenu un astre se survolant lui-même.

Quatrième passage, concluant : L'acteur se prépare à investir le moment. Il souhaite traverser l'exercice plus que le réaliser. Il est porté par le désir de vivre un moment partagé avec les personnes présentes, par qui il s'amuse à être regardé. Il veut mettre ce moment dans un espace commun et il sait que cet espace mobilise un désir invisible qu'il ne pourra transmettre que s'il le vit vraiment. Il cherche à vivre ce qui l'amuse. Il cherche la façon dont déplacer cette cuillère peut l'amuser. Il découvre sans chercher comment s'amuser à déplacer cette cuillère sur une autre chaise. Est-il joyeux, tristement désintéressé, agacé par trop de théorie, tout cela à la fois ? Il sent qu'un mouvement a été initié au delà de sa question. Il déclenche le geste avec un regard habité et malicieux à danser un mouvement simple et déroutant. Lorsque la cuillère est posée sur la nouvelle chaise, l'acteur veut rester dans l'intervalle, il lui est même difficile d'en sortir. L'intervalle trouvé entre ses deux chaises était un espace confortable, agréable, un moment au plus proche du concret. Il souhaite recommencer, continuer, pour revivre cette absurdité de prendre autant de plaisir à déplacer une simple cuillère.
Il est dans le présent mouvant.
Son geste n'a ni début ni fin, il est une densité d’intériorité, une densité qui danse avec une idée absurde. Une densité qu'autour de lui tout le monde aura vécue. Une densité dans laquelle chacun aura glissé son sourire, dans l'attente d'un rythme recommencé, qui accueillera la variation suffisante pour qu'un rire s'épanche dans une harmonisation des états.

Être acteur, c'est acter sa présence au sein d'un mouvement. Être acteur c'est être fait de la même matière qu'une lumière qui lie les intériorités.
Jouer c'est apprendre à être au monde, c'est jouer son geste dans le juste mouvement d'une situation.
L'enfant joue à manipuler, courir et parler pour appartenir au monde.
Sans présence au monde et sans présence à soi-même il ne peut y avoir de jeu, puisque c'est cela

qui fait l'outil du jeu quand,
"Je" danse ma synchronisation au monde.
Le cosmos est mouvant. Le monde change. Le jeu est un mouvement qui
Ne supportera pas l'idée.

Jouer, c'est invoquer le présent par le mouvement qui le constitue.

Le présent mouvant est la première dimension pour
Le jeu, le corps, le
Lazzi et cette paix qui
Rend disponible au bonheur
Dans l'espace des intervalles.

Je suis quand je sens que je deviens autre chose.
Je suis quand l'idée, enfin,
A été débordée.